

PRÉFACE

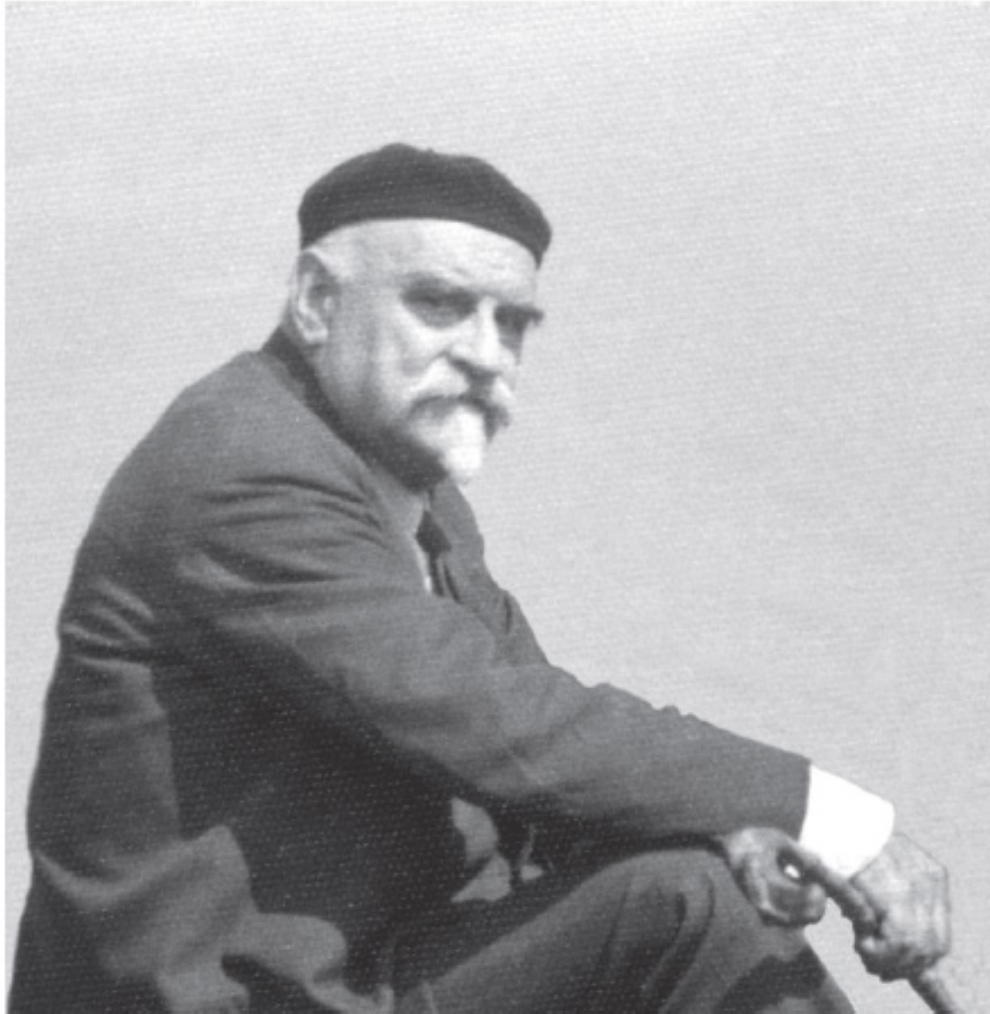
par Hélène Desparmet

Ce manuscrit a été écrit par Jean Desparmet, mon mari, d'après ses notes et souvenirs trois ans après avoir été victime d'une très grave lésion cérébrale qui le laissa sans le souvenir, étrangement, de la classe de onzième. Il parlait encore parfaitement anglais et gardait des connaissances précises de grec et de latin mais ne se rappelait plus l'alphabet et cherchait chaque mot en Français. Il était incapable d'additionner deux et deux alors que les multiplications et les divisions ne lui posaient aucun problème. Après cet accident, dans l'ambulance qui nous ramenait de l'hôpital, il me dit tranquillement «Eh bien ! il ne me reste plus qu'à réapprendre». Et il le fit avec acharnement, d'abord assisté d'un professeur, puis seul, car les livres pour enfants dyslexiques l'ennuyaient profondément.

Toute sa vie durant il a été passionné de tout : de musique classique, de livres rares ou scientifiques, de voile et de pêche sous-marine mais aussi d'agriculture, de captage et de distribution de l'eau précieuse des steppes tunisiennes, de mécanique puis plus tard de menuiserie et d'ébénisterie. Malheureusement il avait trop abusé de son corps puissant et son cœur mal soigné une première fois ne résista pas. Il n'eut que le temps de finir de relater le début de sa vie active en Tunisie et tout ce qui s'était passé pendant qu'il était contrôleur civil à Kasserine, un petit village du bled perdu au fin fond du Sud tunisien. Plus tard, il fut consul, puis ambassadeur de France, mais l'épopée de Kasserine demeura pour lui une expérience passionnante et unique.

Pendant huit ans il dirigea un territoire quasi indépendant car il avait délibérément rompu avec le gouvernement pétainiste de Tunis. Il mena donc sa propre guerre au risque d'être fusillé comme franc-tireur. Simultanément il enrichit le domaine agricole qui lui avait été confié et protégea ses administrés qu'ils soient agriculteur, bédouins, réfugiés, prisonniers ou même pillards.

Profondément humain, il aimait les Tunisiens, qu'ils soient fellahs, chefs arabes ou ministres. Il les comprenait grâce à toute sa jeunesse passée en Algérie et surtout grâce à l'héritage intellectuel de son père, Joseph Desparmet, agrégé d'Arabe, passionné de la culture et des mœurs algériennes sur lesquelles il écrivit de nombreux livres et articles, en Arabe et en Français.



*Joseph Desparmet (1863-1942)
Licencié en Latin - Grec
Premier agrégé d'Arabe de France
Grammairien, ethnographe en Arabe et en Français*

Pendant la guerre, après le pillage de Kasserine, bien que nous ayons tout perdu dont des livres rares, il refusa et fit cesser toute répression.

Nous quittâmes Kasserine en 1947 mais quand nous y retournâmes en 1982 l'hôtel où nous logions fut littéralement assiégé par ses anciens spahis et les vieux ouvriers de la ferme. Leur Mourakeb était revenu ! Jean avait eu plusieurs successeurs français puis après le protectorat français des gouverneurs tunisiens, mais leur Mourakeb c'était lui.

On retrouva la ferme, toujours debout, les arbres fruitiers et les eucalyptus étaient florissants. Les canaux arrosaient même le jardin de l'ancien Contrôle civil devenu maintenant la résidence du gouverneur de la région. À l'époque où nous y vivions ce jardin était quasi inculte et nous n'arrivions à y faire pousser que des cactus ou des massifs de griffes de sorcières (des Pourpiers).

Maintenant il y pousse une forêt variée et touffue, des fleurs à profusion et on y a même creusé une piscine. Le théâtre romain que Jean m'avait aidée à fouiller était intact et servait à des réunions politiques et à des représentations artistiques.

Pour Jean l'aventure de Kasserine a vraiment commencé en 1939 grâce à Éric Labonne, Résident Général de Tunisie, qui avait deux idées maîtresses.

La première était de libérer des camps de réfugiés les équipages de la flotte républicaine espagnole. Après la victoire de Franco, ceux-ci étaient venus demander asile à Bizerte et avaient été retenus, sinon emprisonnés, contre toute justice dans des camps. Il y eut environ 2000 hommes, rassemblés dans le Sud tunisien, à quelques cent kilomètres de Sfax près de la gare de Maknassi, dans les locaux d'une mine abandonnée après la première guerre mondiale. Je n'y suis jamais allée mais, d'après ce que j'ai su, pour des marins c'était infernal d'y vivre. Il n'y avait peut-être pas de locaux disponibles ailleurs cependant on sentait qu'une nette défaveur pesait sur eux du fait des multiples campagnes politiques orchestrées par l'extrême droite. C'était soumettre ces exilés à un véritable régime de bagnard. Pour un peuple ayant subi une défaite injuste, sans attache sur place, ce devait être une épreuve terrible que de se sentir rejeté, dans un milieu indifférent, voir même hostile. Dans les camps, il s'y ajoutait un inconfort extrême.

La seconde idée était de faire vivre les Espagnols en cultivant avec eux des terrains considérés jusqu'alors comme incultes, et d'y faire pousser du blé et des légumes : «la carotte! la carotte ! mon jeune ami !» clamait Éric Labonne, pour aider à nourrir les populations sous-alimentées pendant la terrible période de l'occupation allemande sous le régime de Vichy.

Pour cela, probablement sur la recommandation de son supérieur, le contrôleur civil de Gabès, Jean Desparmet, jeune contrôleur civil adjoint, frais émoulu de l'École coloniale fut choisi par Éric Labonne et il se révéla un administrateur enthousiaste, volontaire, voire indiscipliné.

Le sol inculte de Kasserine, petit poste détaché bien modeste, se couvrit bientôt de récoltes assez abondantes à la fois pour nourrir tous les Espagnols qui s'étaient portés volontaires et pour vendre sur les marchés environnants.

En 1943, Jean fut promu contrôleur civil de Thala mais ne voulant être qu'à Kasserine il déclassa d'autorité la ville de Thala et le poste détaché de Kasserine devint le Contrôle civil de Kasserine, englobant sous sa juridiction Thala et Sbëïtla. Plus tard, après la fin du protectorat tunisien le poste de Kasserine fut choisi comme siège régional du Gouvernorat tunisien.

Mais Jean Desparmet a toujours pensé avant tout à la France. Son premier souci tout au long de sa carrière de contrôleur puis d'ambassadeur de France, fut l'image de la France et le drapeau français.

Dès son arrivée à Kasserine, son premier soin fut de faire flotter le drapeau français sur un mât planté dans le talus (tabia) du petit Contrôle civil. Comme sous le régime de Vichy, il était interdit de pavoiser le 11 novembre, il imagina donc de le faire le 2 décembre, jour anniversaire de la victoire d'Austerlitz. Si quelqu'un lui demandait ce qu'il célébrait il répondait ingénument ... mais le 2 décembre, monsieur! En général le curieux, n'osant avouer son ignorance, acquiesçait d'un air entendu. Par la suite, tout au long de sa carrière d'ambassadeur sa toute première action dès son arrivée à un poste concernait invariablement la sécurité de l'emblème national.

En Somalie indépendante, l'ambassade était à l'extrémité de la grande avenue du front de mer et le drapeau français y était merveilleusement situé et bien visible. Malheureusement il était dans le jardin et donc très exposé à toutes les manifestations contre la présence française à Djibouti. Le drapeau et sa hampe furent donc immédiatement déplacés sur le toit de la chancellerie. Le drapeau y était toujours dans l'axe de l'avenue mais beaucoup plus haut et hors d'atteinte. Il dominait tous les autres emblèmes de la ville.

À l'ambassade de France en Tanzanie, à Dar-es-Salam, la hampe ne pouvait pas être déplacée. Il imagina donc de fixer la drisse de pavillon en haut du mât. Avec une échelle il fit monter un ouvrier pour clouer la drisse, la couper juste sous cette fixation et redescendre en graissant copieusement tout le mât. Un jour d'émeute anti-européenne les émeutiers s'arrêtèrent au portail fermé. Ils demandèrent seulement à remettre un pamphlet qui fut courtoisement accepté par le premier conseiller et l'escalade du

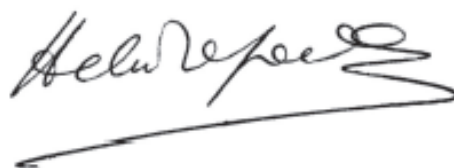
mât ne fut pas tentée. Il est vrai que ce jour là les manifestants étaient fatigués après une journée bien remplie par l'attaque et le pillage des ambassades anglaise et américaine.

Jean nous laissa donc ce manuscrit et nous n'avons pas voulu que cette dernière œuvre soit perdue, ni moi, ni nos cinq enfants tous nés ou conçus à Kasserine durant les événements que Jean raconte. C'est ainsi que notre fils a repris le texte pour le mettre en forme et achever ce que son père avait commencé. C'est aussi sous l'insistance de mes enfants et après bien des hésitations que j'ai accepté d'insérer quelques «Point de vue d'Hélène» dans le but de préciser certains faits de notre vie.

À la lumière de notre nouveau siècle la lecture de ces pages, pourrait donner de Jean une image d'égoïste et de macho; cependant il faut comprendre qu'il s'agissait d'autres temps et qu'en plus, absorbé par Sa ferme et Sa guerre, il oubliait un peu, peut-être un peu trop, ce qui se passait dans sa famille. En réalité, pour lui femme et enfants furent en quelque sorte sa maison, le «domus» au sens ancien régime, parfois agréable, parfois encombrant. Cela ne l'empêchait pas de les aimer plus que toute autre chose au monde, d'en être fier, même s'il ne le montrait pas, et de foncer à la rescousse dès que c'était nécessaire.

Mais, à cette époque, pour un tel jeune homme, il y avait tant de choses passionnantes à faire ...

Hélène Desparmet

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Hélène Desparmet', with a long horizontal flourish extending to the right.

Hélène Desparmet est décédée le 28 décembre 2007 sans avoir pu lire la version définitive de ces mémoires auxquelles elle a beaucoup contribué tant par les nombreuses discussions que nous avons pu avoir durant la mise en forme du manuscrit que par ses Points de vue d'Hélène.

Deux cartes en fin d'ouvrage